

-675-

1958

oooooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 23/1/58

Cher Rilet,

Cette sympathie qui ne veut pas finir me montre, clair comme le jour, que j'ai éprouvé pour vous exactement ce que vous éprouviez pour moi-même : une très grande amitié et pas une goutte d'amour.

Je ne sais d'ailleurs pas ce que c'est que l'amour, et ça ne m'a jamais intéressée de le savoir.

Pourtant, avais-je si tort de vouloir vous épouser en m'appuyant uniquement sur cette amitié, et alors que j'étais sûre qu'elle recevait sa réponse ? Peut-être pas. Et nous aurions pu être, je crois, très heureux.

Mais il est clair aussi que l'essentiel, pour moi, c'est mon travail : laisser une œuvre, et que les hommes n'oublieront pas. C'est à cela que je consacre maintenant toute mon intelligence et tout mon temps.

...J'ai quelque chose à dire, quelque chose de très difficile, mais que moi seule peux dire.

Que m'apportera cette œuvre ? La satisfaction de l'avoir écrite, d'avoir fait ce pourquoi j'étais au monde, d'abord. Mais peut-être aussi, Rilet, votre retour. Et ce serait alors le verre de lait glacé en été, la suave récompense terrestre.

Ne m'oubliez jamais, car moi non plus je ne vous oublierai jamais. A vous,

Alice

P.S. Que pensez-vous de l'article de Michel de Saint Pierre qui a paru sur Lourdes il y a quelques semaines dans Carrefour ? Absolument désespérant et pitoyable. Je ne croyais pas Michel de Saint Pierre si stupide.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi 4 février 58

Cher Rilet,

Vous êtes en froid, je n'aurai donc pas de place pour cette reprise du *Maître de Santiago*, le 10 février.

Tristesse. Qu'ai-je donc fait pour que vous soyez en froid ? J'ai toujours été la même. Jamais je n'ai changé dans mon désir fondamental de construire une œuvre, ni dans mon amitié.

Et vous, vivez longtemps et soyez heureux. Je crois que le plus grand bonheur est d'avoir un but « devant » soi. Or, avec ces œuvres nouvelles qui naissent sans cesse

-676-

de vous, vous l'avez toujours « devant » vous. Vous l'avez « derrière vous » et vous l'avez « devant vous ».

Moi, je l'ai « devant moi ». Et peut-être seulement dans la mort. Ce qui doit vous paraître complètement idiot. Mais je n'ai pas eu de chance dans ma vie, vous le savez bien.

A vous encore,

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

29 mars 58

Cher Rilet,

Bientôt avril. Je vous souhaite une bonne fête. Ne soyez pas triste d'avoir 62 ans. Seul compte l'œuvre.

Moi-même, je vous suis éperdument reconnaissante de ceci : ne m'avoir « pas épousée ». Avoir senti que je vous aimais plus que tout autre homme au monde, mais avoir senti aussi que j'aimais mon œuvre – cette œuvre si difficile – plus encore que tous les hommes.

Oui, je crois que vous avez deviné cela, et que ce n'est pas ma « laideur » qui vous a écarté. C'est votre intelligence, c'est votre compréhension, et qui venait de votre amitié elle-même.

Suis-je aveuglée ? En tous cas je fais comme si vous étiez le meilleur des hommes, comme si j'avais eu mille fois raison de vous aimer.

J'ai écrit ma préface. Neuf pages. 15 ans de travail pour écrire neuf pages ! Et je ne suis pas encore en haute mer, j'ai d'horribles difficultés pour le début. Et dire qu'il faudrait écrire facilement, sans effort ! Mais je crois que ce « sans effort » vient, ou bien d'un héritage merveilleux (que je n'ai pas), ou alors d'un effort préalable acharné.

Peut-être irai-je en mai me reposer un peu avec Papa du côté d'Oulmès (Maroc). C'est tranquille maintenant, paraît-il, et j'aimerais revoir ce Maroc « indépendant ». Quel scandale que cette guerre en Algérie. Je suis contre et dix mille fois contre.

A vous,

Alice.

P.S. A vous, mais n'épousez personne. Croyez-vous que j'en épouserai un autre que vous-même ? Je ne suis pas triste de ne m'être pas mariée puisque je ne le voulais qu'avec vous.

P.S. Connaissez-vous Jean Guilton ? Je n'aime pas son catholicisme, mais c'est un professeur bien attachant.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

12 avril 58

Vous voyez, Rilet chéri, vous avez agi fort intelligemment en refusant un mariage que je ne considérais moi-même que comme un « ersatz ». Un « ersatz » à cette gloire honnête que je désirais et qui, bien entendu, ne pouvait venir que de mon œuvre.

La chose est parfaitement claire dans mon roman, mais vous l'aviez devinée bien avant mon roman.

Le seul mariage intelligent avec vous serait après que j'aurais écrit cette œuvre. Si elle réussit et si j'en tire l'honnête éclat qui a été le but de toute ma vie. Nous aurions évidemment plus de 60 ans. Léger détail, mais étions-nous faits, vous et moi, pour pondre des mioches ? Pour ma part, je n'ai aucun regret. Les enfants étaient inconciliables avec la haute aventure spirituelle qui allait être mon vrai destin.

A dire vrai, j'avais une vocation religieuse, mais étrange, stupéfiante, puisqu'il ne s'agissait nullement d'accueillir la religion officielle. Bien au contraire, de l'écarter. J'éprouve d'ailleurs une sorte de mépris pour les « convertis » (ex : Claudel). Il y a mieux et plus haut que cela.

A vous. Joie et santé, Rilet chéri.

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

27 juin 58

Rilet,

Triste de n'avoir de vous que votre portrait dans ma chambre. Nous pourrions nous revoir. Je n'ai jamais profité de ce tintamarre que Grasset a fait autour de moi, et j'ai toujours eu pour vous de l'amitié. Si ç'avait été de l'« amour », il y a longtemps que ça aurait fini dans la bave et dans les insultes, comme finit tout « amour ». Et j'aurais couché dans les 6 mois avec un autre, croyant par là remporter sur vous un triomphe ridicule.

Vous savez bien comme les choses se passent en « amour », et vous vous rendez certainement compte que mon sentiment pour vous était tout différent. Je voulais vous épouser, oui, mais parce que je suis tout de même une femme, et que rien ne me paraissait plus délicieux que vous épouser par amitié, et non par « amour ».

Enfin, écrivez ou n'écrivez pas, de toute façon je reste votre amie. Le grand ouvrage que je projette fait l'unité de ma vie.

Alice.

P.S. Vous n'avez pas envie que je vous montre ma Préface ? J'y tiens beaucoup, et je voudrais d'ailleurs aussi la faire lire à Jean Guilton. Voilà quelqu'un qui a tout à fait

-678-

mes préoccupations. Mais il est chrétien, et jamais je ne serai chrétienne. C'est vers une sorte d'athéisme religieux que je me dirige. Tout cela est bien intéressant. Certitude absolue que j'ai quelque chose à dire.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 17/7/58

Rilet, j'ai rencontré – pour la première fois dans ma vie, voilà ce que c'est que de vivre dans la solitude – l'être qui, si j'avais été plus jeune et si cela avait été possible, aurait peut être éprouvé pour moi de l'attraction physique.

Nom de l'éléphant blanc : Maurice Chapelan.

Eh bien ! Savez-vous ce que cela m'inspire ? Uniquement et absolument le regret de votre amitié. Entendre parler de mon « sourire charmant » ou autres gentillesses, me laisse dans l'indifférence quand il y manque cette totale compréhension de l'intelligence et du cœur que je trouvais chez vous. Cette haute estime, ce respect fondé sur ce que, réellement, j'étais, voilà ce qui m'était mille et mille fois plus précieux que l'admiration pour mon sourire. C'est cela dont j'avais besoin. Dont j'avais le seul et unique besoin. Et je l'ai perdu. Et je suis inconsolable de l'avoir perdu.

A vous,

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 30 nov. 58

Cher Rilet,

J'ai acheté votre « *Don Juan* », voulant me faire une opinion par moi-même. Eh bien ! Je n'ai constaté aucune baisse de valeur entre ce « *Don Juan* » et les pièces qui l'ont précédé. C'est toujours marqué, avec la même force, de votre signe particulier, de votre « patte ». Aussi, je suis tout aussi étonnée que vous de la défaveur du public. Quelle différence, le sujet mis à part, entre « *Port-Royal* » et ce « *Don Juan* » ?

Il ne faut pas vous en faire. Faites votre travail et ne vous occupez pas des réactions du public. Elles n'en valent pas la peine. Ils ne comprennent rien à rien, et il leur suffit d'avoir applaudi longtemps pour ensuite siffler... pour l'alternance sans doute.

A votre place, je ferais l'emplette d'un chien. Je le soignerais et je l'aimerais. Vous vous rendriez vite compte que ça vaut cent fois mieux que les hommes... et que les femmes.

Moi, l'idée de la mort ne me fait rien. Je n'ai jamais souhaité que deux mois de bonheur, et si proche soit l'échéance de la mort, je me dis que ces deux mois de bonheur pourraient toujours se loger dans l'intervalle.

C'est la chance de n'avoir jamais rien eu. La mort vient, et on n'a rien à regretter.

A vous,

Alice

P.S. J'ai trouvé dans ce « *Don Juan* » (1) la plus belle définition de la fidélité : « la fidélité n'est pas d'être attaché uniquement, mais lorsqu'on retrouve, de résonner, et que cette résonance fasse unisson avec celle d'autrefois » (p. 158). C'est pour de telles pensées, voyez-vous, qu'on vous aime.

ooo

Note (1) : En 1958, création de *Don Juan (ou la Mort qui fait le trottoir)* au Théâtre de l'Athénée. Pièce en trois actes, écrite en mai 1956, cinq mois après *Brocéliande*. L'action se passe à Séville, vers 1630.

Montherlant a créé un personnage simple, sans envergure, un Don Juan vieillissant (66 ans) qui a besoin de la chasse amoureuse pour se sentir vivre. Ce Don Juan est un doux, et reste un insouciant. Il aime les femmes parce qu'il aime le risque et il court des risques avec fatalisme. Il n'y a pas de méchanceté en lui. A 66 ans, son expérience du monde l'a rempli d'horreur. La chasse et la possession amoureuses lui permettent d'oublier cette horreur. Montherlant écrit dans *La Tragédie sans masque* (Gallimard, p. 184) : « *Le soir de la générale, quand le nom de l'auteur fut annoncé devant le public, aux applaudissements se mêlèrent des huées. Le lendemain, c'est le nom du metteur en scène qui fut hué. La presse n'avait été invitée qu'à la dixième représentation. Aux neuf premières représentations, il y eut salle comble. Le lendemain du jour où avaient paru les articles de la critique, les recettes baissèrent de moitié et elles ne cessèrent de baisser, à tel point que la pièce fut retirée après la trentième représentation.* » Montherlant pressentait que cette pièce serait difficilement jouable devant le public français qui aime les « genres tranchés ». Montherlant avait prévenu le metteur en scène Georges Vitaly, et Pierre Brasseur le principal interprète des risques d'un échec. Ceux-ci ne voulurent pas le croire. Et l'échec eut lieu. Pour quelles raisons ? Pour Montherlant, les raisons furent : une indéniable cabale, les conditions de la représentation, le mélange des genres, et la crudité de la pièce (car elle met à nu beaucoup de vérités). « *Les deux pièces où j'ai été assez loin dans l'expression de la vérité, Pasiphaé et Don Juan, n'ont pas été supportées par le public.* » (*Tragédie sans masque*, 1958, p. 186).

En 1965, Montherlant écrit une nouvelle défense de sa pièce :

*« Je juge que c'est une pièce admirable. Cette pièce qui passa pour grossière ne peut être comprise que par des esprits très déliés et très cultivés : c'est-à-dire que son avenir est sombre. »* (id, p. 187).

Il place *Don Juan* à la première place de ses œuvres de théâtre à côté de *Fils de personne*, du *Maître de Santiago*, de *La Ville*, ou du *Cardinal d'Espagne*.

Dans cette pièce, Montherlant a gardé presque tous les thèmes de la tradition, mais en montrant qu'ils sont sans importance. L'essentiel se trouve dans les limites du personnage. A la fin, le masque de la mort se colle sur le visage de Don Juan, et il ne peut l'arracher. Il ne s'en émeut pas. « *Une tête de mort ? A la bonne heure ! En avant ! Au galop pour Séville.* »

ooo

-680-

1959

oooooooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 20 février 59

Cher Rilet,

C'est magnifique : « *Demain il fera jour* ». Je ne sais pas ce que j'ai bafouillé il y a dix ans sur un prétendu amour de Carrion pour son fils, mais le portrait même de Carrion est admirable, le revirement tragique.

Comme calqué sur le vivant. La pièce la plus « vraie » que vous ayez jamais écrite. Pas la plus proche de vous à mon sens – « *Fils de Personne* » était plus proche – mais la plus vraie.

Félicitations,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

12 avril 59

Cher Rilet,

*Malatesta*, hier soir à la Radio, dont j'ai écouté le dernier acte, fort bien joué à ce qu'il me semble.

Et cela m'a donné le désir de relire la pièce entière.

Voici mon idée : eh bien, le début n'est pas bon. On ne croit pas un seul instant à ce désir de Malatesta de vouloir tuer le pape pour Rimini. Rien à faire, je n'y crois pas. Et c'est évidemment raté si je n'y crois pas. Par contre, je crois fort bien que Porcellio, haineux et vaniteux, excédé de bienfaits surtout, ait voulu tuer Malatesta. Ça, c'est bon, excellent même. Et la figure d'Isotta m'a beaucoup touchée.

Tout de même, je préfère vos « pièces en veston » à vos pièces historiques. Goût tout personnel, sans doute, car je vois bien qu'en règle générale, vos pièces « historiques » ont un plus grand succès.

A vous, cher Rilet, et bon anniversaire. Ne soyez pas mélancolique. Pendant la guerre les cartes « V. » ne se donnaient qu'à 70 ans. D'ailleurs la vie a beaucoup allongé ces derniers temps et par conséquent le moment de la vieillesse en est retardé d'autant. Enfin, dernier argument : beaucoup de femmes préfèrent un vieillard à un jeune homme. Il leur paraît à la fois plus doux et plus profond.

A vous,

Alice

P.S. Je suis contente que vous soyez en vie, et je souhaite que ce soit longtemps encore. Pouvoir vous dire que je ne vous ai pas oublié, que je ne vous oublierai jamais, et que vous puissiez prendre connaissance de ce sentiment, être vous-même réconforté par ce sentiment, n'est-ce pas là une belle et bonne chose ?

ooo

-681-

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

6 mai 1959

Cher Rilet,

Avez-vous lu « *Les Nus et les Morts* » ? Un livre viril, revigorant, absolument véridique et sain. Après la lecture de ces médiocres et si illisibles « Prix » de l'année, ça m'a fait du bien de lire cela. Les sentiments des hommes à la guerre, et une fois de plus, dans leur absolue vérité (je n'ai pas été à la guerre et pourtant je devine que c'est vrai).

La lâcheté, la souffrance, la peur, et aussi la chaude amitié des hommes à l'égard des hommes, et tout cela rythmé par un paysage et par un climat inhumains.

Une très grande chose. Je m'étonne qu'on parle tellement de ce « *Docteur Jivago* », qui me paraît médiocre, et si peu de cela.

A vous, affectueusement. Peut-être trouverez-vous curieux que moi, femme, j'aime ce genre de choses. Eh bien ! Je l'aime. La vérité, l'authenticité, ce qui n'est ni creux ni vide, ce qui méprise les poncifs, j'aime cela.

Alice.

P.S. Quel a été mon sentiment pour vous ? L'amitié, sans aucun doute. J'ai dû me tromper en croyant que je vous aimais d'amour. Quel point de comparaison d'ailleurs avais-je ? J'ai toujours vécu dans l'absolue solitude. Je savais que j'avais de l'amitié et je savais d'autre part, par les statues, que votre sexe n'était pas tout à fait semblable au mien. Et comme un gosse j'en tirais la conclusion que mon amitié, c'était de l'amour, et qu'on pouvait se marier.

(Reste à se demander si un « mariage d'amitié », d'ailleurs, n'aurait pas été le plus excellent de tous les mariages.)

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Neuilly,  
dimanche 2 août 59

Cher Rilet,

Dix ans maintenant que nous sommes « en froid », et mon sentiment pour vous est toujours aussi fort. C'est donc qu'il était d'excellente qualité et d'ailleurs pas la moins du monde axé sur la « coucherie ». Mon être intérieur était en contradiction avec mes paroles imprudentes.

Remarquez que je ne regrette pas de ne m'être pas mariée, et cela pour deux raisons. D'abord, vous ne vous êtes pas marié non plus. Ensuite la renommée littéraire honnête que je poursuis excluait peut-être le mariage. (Pour moi, je n'avais pas suffisamment de force pour courir les deux lièvres à la fois).

Enfin, je suis contente parce que chez Grasset maintenant on envisage l'éventualité de publier mon essai. Mais il faut d'abord que je finisse de l'écrire et, à la vitesse à laquelle je vais, il me faudra encore pour cela un an.

-682-

C'est la suite de mes Sources. Un athéisme religieux. Je crois que l'idée de Dieu aide à penser la morale, la grâce, l'immortalité, l'origine du mal, et quand tout cela est pensé à fond, eh bien ! l'idée de Dieu ne sert plus à rien et disparaît. Je crois que ce sera l'aboutissement du christianisme.

Enfin, des idées qui me paraissent intéressantes et méritant la discussion. Peut-être fera-t-on attention à moi parce que je suis tellement différente des romancières de l'époque.

A vous, Rilet, souhaitez que cette voie me réussisse, mon roman était une erreur, et je n'ai d'ailleurs jamais voulu en profiter.

Mon adresse de vacances : Martigny (Valais Suisse) Hôtel Central.

A vous,

Alice.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

3 octobre 59

Neuilly.

Savez-vous ce que je voudrais, Rilet chéri ? Me couvrir du respect et de l'admiration des plus hauts esprits d'abord.

Ensuite, dire bien haut que cette voie droite, c'est à vous, en grande partie, que je dois de l'avoir suivie. Que vous en avez le mérite, tout autant que moi. Alors, nous nous reverrions. Alors, j'aurais ma petite récompense terrestre à une entreprise si ardente, si folle, traversée d'ailleurs de mille faux-pas.

A vous,

Alice

M'aimez-vous ? Mais c'est une injure que je vous fais là. Comment pourriez-vous ne pas m'aimer ?

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 22 nov. 59

Cher Rilet,

Je ne sais comment faire. J'ai chez moi, en visite à Paris pendant quelques jours, une amie allemande noble et fort jolie à laquelle vous avez dédié « *Mors et Vita* » en 1947 : Ursula von Gerstein-Hohenstein.

Elle a beaucoup entendu parler de vous par moi, et elle aimerait vous voir (après les Champs-Élysées et Versailles).

Ce « froid » entre vous et moi rend-il vraiment impossible que je lui donne cette joie ?

J'ai été stupide. Mais songez que le plus grand mal, je me le suis fait à moi-même, pas à vous. J'ai écarté de moi la seule amitié virile que j'ai jamais eue et que j'aurais jamais. Mon œuvre ? Certes. Mais votre amitié, Rilet, croyez-vous que ce n'était rien pour moi ? Après dix ans, j'en sens la perte comme au premier jour. Vous étiez irremplaçable pour moi.

A vous,

Alice.

ooo

1960  
○○○○○○

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 29-1-60

Rilet, je suis secouée, brûlée par cette tragédie algérienne. On ne peut plus penser à autre chose. On sait que le dénouement, de toute façon, sera horrible. Les insurgés maîtres du pays et emprisonnant l'armée qui est là-bas, la forçant à faire leur jeu. Et, en face, ces Fellagha, aidés de tous les autres, les Marocains, les Tunisiens, peut-être les Noirs. Que peut-il sortir de là ? Fatalement et inévitablement la défaite des blancs, insurgés et armée jetés pêle-mêle à la mer.

Ah, pourquoi n'avoir pas essayé l'auto-détermination ? C'était la seule chance. Les insurgés, que nous ne pouvons pas entièrement condamner, qui sont des Français, vont faire leur malheur, à eux et à nous.

On se sent angoissé. A vous,

Alice

○○○

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 31 janvier 60

Cher Rilet,

Ce de Gaulle me plaît. Il a une obstination de bourrique et j'aime cela. Il a décidé l'auto-détermination et il n'en démord pas, quoi qu'il arrive. Bravo !

Et je me dis que les hommes de peine ne sont pas forcément les plus intelligents. Mais qu'ils sont certainement les plus passionnés et les plus obstinés dans leur idée.

Oui, votre idée a beau être idiote, si vous y tenez avec feu, si vous y sacrifiez tout, elle aura alors grande chance de s'imposer, et vous serez sacré, en plus, grand homme.

Je songe à moi, Rilet, et cela me reconforte. Moi aussi, j'ai une obstination de bourrique, et j'ai beau savoir que c'est idiot du point de vue de l'intelligence, ce n'est certainement pas idiot du point de vue du caractère.

Deviendrez-vous l'époux de ma vieillesse ? Serons-nous un jour Philémon et Baucis ?

Ce n'est pas tout à fait impossible.

A vous,

Alice.

○○○

Rilet,

Je continue d'être embêtée par cette élection, de me mettre à votre place, de lire avec indignation les interprétations, radicalement fausses, que les journalistes en donnent (lisez notamment l'article du Figaro littéraire d'aujourd'hui – le seul journal que je lise – et qui est un tissu de mauvaise foi.)

Je n'ai pas assisté à votre entretien avec Genevoix (1) mais, pour moi, il est absolument sûr et certain que, quand vous dites qu'« en aucun cas, ni de vive voix, ni par écrit, je n'ai jamais exprimé à un académicien ni à quiconque le vœu d'être élu membre de l'Académie, c'est là la vérité exacte et formelle ».

Mais. Car il y a un terrible mais :

a/ en disant cela, vous mettiez Genevoix dans une situation intolérable, en contradiction avec son fameux article 15. Il était donc pour ainsi dire « forcé » de vous donner un démenti, et d'être en même temps – comme il savait ce démenti inexact – furieux contre vous.

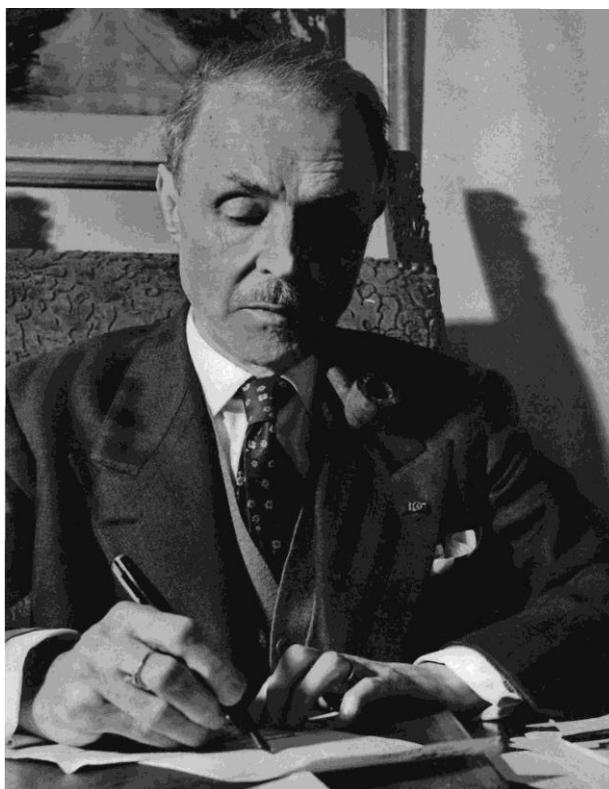
b/ vous dites par ailleurs qu'être « d'accord », ce n'est pas exprimer un « vœu » ? Non ! Mais pouviez-vous ignorer qu'en étant « d'accord » vous déclenchiez votre propre élection et que vous faisiez cela vous-même ?

J'avais bien vu cela quand je vous ai écrit et c'est pourquoi j'espérais (sans vous le dire) que vous alliez faire savoir, avant l'élection, que, dans ces conditions, vous ne vouliez plus de l'Académie.

Vous ne l'avez pas fait, ce qui a été, je ne le cache pas, un rude coup pour mon amour.

Alice.

Note (1) : **Maurice Genevoix**, né le 29 novembre 1890 à Decize dans la Nièvre en Bourgogne et décédé le 8 septembre 1980 à Jávea, Espagne, est un romancier-poète français, héritier du réalisme. L'ensemble de son œuvre témoigne des relations d'accord entre les hommes, entre l'Homme et la Nature, mais aussi entre l'Homme et la Mort. Son écriture est servie par une mémoire vive, le souci d'exactitude, et le sens poétique. Normalien, il admire tout autant l'éloquence des artisans ou des paysans. D'une grande vitalité, malgré ses blessures reçues lors de la Première Guerre mondiale près du village des Éparges, en avril 1915, et animé de la volonté de témoigner, il écrit jusqu'à ses derniers jours. Son œuvre, portée par le souci de perpétuer ce qu'il a tenu pour mémorable, produit d'une grande longévité littéraire, rassemble 56 ouvrages. Elu sans concurrent à l'Académie française le 24 octobre 1946, il en sera le Secrétaire Perpétuel, poste dont il démissionne en janvier 1974.



Maurice Genevoix (1890-1980)  
Secrétaire perpétuel de l'Académie française

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi, 3 mai 60  
Neuilly.

Cher Rilet,

Contente que vous ayez demandé qu'on ne mette pas « de l'Académie Française » sur la couverture de vos livres. Ce titre ne vous ajoute rien, et encore une fois, si j'avais été à votre place, j'aurais refusé.

N'empêche, maintenant que le mal est fait, il faut que cette réception vous fasse honneur, et c'est pourquoi je vous proposais de vous aider pour votre documentation.

André Siegfried me paraît très éloigné de vous, et ça doit vous embêter de lire ses innombrables ouvrages. Je vous proposais de les lire à votre place, et comme je connais bien votre œuvre, de vous indiquer les passages qui auraient quelque rapport avec vos idées et que vous auriez pu ensuite développer.

Pourquoi m'avoir répondu par une brutalité ? (vous avez fermé le téléphone).

Même au cas où vous auriez eu, il y a dix ans, des reproches à me faire, après dix ans, il y a prescription. Ou alors vous croyez-vous en Californie où l'on n'hésite pas à

-686-

tuer les gens dix ans après les avoir condamnés à mort ? Dix ans après mon « crime », vous me mettez froidement dans la chambre à gaz.

Mon livre – extraordinairement court – est bientôt fini, et je crois qu'il apportera quelques idées neuves en philosophie religieuse. Des idées que la critique ne remarquera probablement pas, ou qu'elle passera sous silence. En religion, ce qui « rend », en honneur comme en argent, c'est d'être du parti du Vatican. Mais j'ai horreur de ces Daniel-Rops (1), Michel de Saint Pierre (2), ou autre fretin.

A vous,

Alice

Notes : (1) **Daniel-Rops**, né **Henri Petiot** le 19 janvier 1901 à Épinal (France) et décédé le 27 juillet 1965 à Tresserve (France), est un écrivain et historien français. Membre de l'Académie française de 1955 à sa mort il reçoit de nombreuses distinctions honorifiques. Daniel-Rops était sans doute l'écrivain le plus lu dans les milieux catholiques de la France d'après-guerre, ayant écrit une vingtaine d'ouvrages sur l'histoire du christianisme.



Daniel-Rops (1901-1965)

(2) **Michel de Grosourdy de Saint Pierre**, 7<sup>e</sup> marquis de Saint Pierre (né le 12 février 1916 à Blois et mort le 19 juin 1987 à Saint-Pierre-du-Val, dans l'Eure), est un écrivain (catholique traditionaliste) et journaliste français. Il était, un ami, un correspondant et un cousin éloigné de Montherlant (par les barons Potier de Courcy.)



Michel de Saint Pierre (1916-1987)

-687-

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**  
Mai .53-44.

mercredi, 11 mai 60  
Neuilly

Cher Rilet,

Lu vos Notes sur le « *Cardinal d'Espagne* » dans la *Table Ronde* d'avril. Ce qui m'a surtout frappée, c'est ce que vous dites de la reine Jeanne : elle ne se demandait même pas si la compagnie de son mari lui était agréable.

Eh bien ! C'est un sentiment que j'ai éprouvé profondément moi-même... pour vous.

Est-ce vous qui avez téléphoné chez moi samedi dernier, après 9 heures du soir ? Je l'ai pensé. Mais comme je n'étais pas tout à fait sûre, je n'ai pas voulu dire votre nom. J'ai même oublié de demander qui était à l'appareil.

Vous savez que la proposition que je vous ai faite tient toujours au cas où elle vous serait agréable.

A vous,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

17 juin 1960

Cher Rilet,

Je suppose que vous n'avez pas beaucoup d'amis mais moi, je suis « votre amie », à toute épreuve et à jamais.

Au nom de cette amitié, je vous propose donc encore – si ça peut vous faire plaisir – et maintenant que j'ai terminé d'écrire mon bouquin, de vous aider pour la lecture d'André Siegfried. J'imagine que cette lecture doit être assez fastidieuse pour vous.

Alors, si vous voulez. A vous, encore,

Alice

P.S. Je suis contente de mon bouquin et si jamais il paraît (ce qui est difficile, pour un essai) vous serez certainement fier de moi, et fier que je sois votre amie.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Martigny, Valais.  
Hôtel Central,  
10 août 60

Cher Rilet,

J'ai toujours envie de vous écrire, malgré vos dix ans de silence. Quand je ne vous écrirai plus, c'est probablement que je serai morte.

Mon essai philosophique est chez Grasset, mais ne je peux absolument pas savoir s'il le prendra (bien que je le croie excellent). La seule chose que je sais, c'est que s'il

-688-

ne le prend pas, un autre le prendra encore bien moins. Paulhan est fâché avec moi et je ne peux absolument pas m'adresser à lui.

Un posthume, alors ? Mais je me rappelle votre mot : « la gloire posthume, c'est le coup de pied de la postérité ». Et pourtant ce que j'écris, je m'en rends bien compte, c'est de la quintessence de posthume.

J'ai fait un drôle de rêve, la nuit dernière. J'avais vingt ans et j'étais amoureuse d'un jeune homme de trente qui n'était peut-être pas amoureux de moi, mais qui répondait avec gentillesse. Nous formions un couple charmant, et quelqu'un regardait ce couple avec infiniment de bienveillance. Or ce quelqu'un, c'était vous, le Montherlant de 64 ans, mon ami de toujours, et que j'avais aimé autrefois.

J'étais stupéfaite : pourquoi n'étiez-vous pas jaloux ? Car vous débordiez d'amitié, mais vous n'étiez pas jaloux. Et peu à peu la vérité se faisait jour. Vous étiez l'homme de 64 ans qui était mon ami de toujours, mais vous étiez aussi le jeune homme de 30 et dont j'étais amoureuse.

Je me demande ce que signifie ce rêve, et les profondeurs inconscientes en moi-même qu'il peut découvrir. En tout cas, c'était agréable. Et cette conviction importante : vous avez toujours 30 ans !

A vous, Rilet.

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Martigny (Suisse)  
Hôtel Central.  
12 août 60

Cher Rilet,

J'attends une petite lettre de vous, si minuscule soit-elle. Seriez-vous rancunier ? M'en voudriez-vous de cette brouille d'il y a dix ans et qui n'a jamais affecté, vous le voyez bien, une amitié indéfectible ?

Moi, j'ai de l'amitié pour vous, et l'échange de ces idées que nous avons en commun me manque.

Tenez, en voici une, et qui est peut-être aussi la vôtre. On parle beaucoup d'œcuménisme en ce moment. Or l'œcuménisme des catholiques me paraît tout à fait irréalisable puisqu'il consiste, purement et simplement, à vouloir que le monde entier devienne catholique. Or, il ne deviendra ni catholique, ni protestant, ni bouddhiste, etc. Mais l'œcuménisme vrai sera une religion nouvelle fondée sur ce que les religions anciennes ont de commun. C'est-à-dire, non pas la croyance au Christ, ni même la croyance en Dieu (personnellement, je ne crois pas en Dieu) – mais simplement la croyance en la fraternité entre les hommes. Voilà le point commun, l'unique point d'où pourrait partir un œcuménisme véritable. Il faudrait faire rayonner autour de cette croyance en la fraternité des hommes quelque chose d'absolument nouveau. Or, je me sens « capable » de cela. Hélas, le temps me manquera peut-être.

A vous, Rilet,

Alice

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

23 sept. 60  
Neuilly,

Cher Rilet,

Je lis dans le journal que votre réception est reculée jusqu'en janvier de l'année prochaine. Vous avez donc trois bons mois pour préparer votre discours.

Si je peux vous être utile (vous savez que je suis calée en bibliographie), faites appel à moi. Je m'en réjouirais immensément, évidemment.

En ce qui me concerne moi-même, je ne suis toujours pas fixée si, chez Grasset, on prend ou on ne prend pas mon bouquin.

Très sûre conviction que moi, qui suis naïve et ignorante sur presque tous les sujets, quand il s'agit de Dieu ou de la morale, j'en sais plus que le Pape lui-même. Le malheur, c'est que cela ne m'assure pas du tout d'être imprimée. Et l'idée que j'aurais sacrifié ma vie à ce rêve, renoncé pour ce rêve à être heureuse, m'est pénible.

Vous aussi, Rilet, vous avez renoncé à vous marier pour l'œuvre. Mais, au moins, vous êtes imprimé ; ce que vous tenez à écrire essentiellement l'est.

A vous, amicalement,

Alice

P.S. Lu dans le « Figaro littéraire » de cette semaine un article sur les poètes. Cette haine de Breton pour Cocteau, c'est inimaginable ! Pourquoi ces gens se haïssent-ils ainsi ? Ils ont tous deux les mêmes goûts, la même passion, et ils se haïssent !

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

6 nov. 60

Cher Rilet,

Pourquoi n'auriez vous pas la gentillesse de me faire envoyer par Sipriot ce numéro de la Table Ronde ? Ce qui n'est pas écrit directement par vous, je ne l'achète pas, et j'aurais plus de loisir à le lire chez moi qu'à courir à la Bibliothèque, où il peut être en lecture.

Les articles qui me paraissent les plus intéressants : ceux de Berl et de Touchard. Mais je n'ai pas eu le temps de tout voir en détail, encore une fois.

Mon bouquin n'est pas encore réussi, et à bien réfléchir, ça ne m'étonne pas. Mais tout de même j'ai fait des progrès et le plan est enfin dans ma tête.

Nouveau titre : le Courage sans la foi. C'est un titre que nous avons imaginé à nous deux, je crois, et il m'est d'autant plus précieux. Faut-il vous l'avouer ? Vous ne me plaisez pas beaucoup quand vous montrez de la « foi ». C'est quand vous n'en montrez pas et que vous êtes quand même fier, droit, honnête et « franc comme l'or » que je vous aime.

-690-

Vos pièces religieuses (*Port-Royal*, etc.) n'ont pas mon approbation complète : trop de « foi », trop d'applaudissements probables – je les entends d'ici – de la part d'imbéciles.

Connaissez-vous cette phrase d'Alain ? « Le Saint, c'est celui qui se passe de Dieu ». Eh bien, voilà ma ligne. Que pensez-vous de Sartre ? Je l'ai jugé sévèrement quand il a envoyé sa protestation du Brésil. Mais voilà qu'il est de retour à Paris et qu'il va subir toutes les conséquences de ses idées : approbation et respect. Et que cette « bonne qualité » de l'âme soit jointe à l'athéisme absolu, voilà qui me plaît encore davantage.

A vous,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 14 novembre 60

Cher Rilet,

Je vous remercie pour votre attention. Il y a de bonnes choses comme par exemple dans l'article : « M. critique de son œuvre ». Mais il y a aussi du mauvais et du fumeux : « les moments mystiques dans le théâtre de M. ». L'article « M. auteur comique » eût pu être neuf et intéressant : malheureusement, il n'est pas traité.

J'ai goûté beaucoup « M. et le sport ». Voilà un aspect de vous, non certes pas le sport lui-même, mais par toutes les remarques morales, très proche de moi-même. Je vous aime face au sport et – surtout et essentiellement – je vous aime « courageux sans la foi ». Ce qu'il y a de plus remarquable dans le personnage de Jeanne, c'est qu'elle est, probablement, athée. Imaginez une Jeanne croyante, elle aurait inévitablement baissé.

Entre quelqu'un qui est honnête et qui croit en Dieu et quelqu'un qui est honnête et qui n'y croit pas, c'est de toute évidence le second qui est le plus haut placé du point de vue moral.

Il ne s'agit pas de se demander si Dieu existe ou n'existe pas, querelle tout à fait insoluble à mon avis. Il s'agit de se demander s'il sert à quelque chose. Pour moi, il ne sert à rien.

Aussi, je ne suis pas du tout d'accord avec l'article : « M. et le catholicisme » où l'auteur dit que vous « laissez une place vacante pour Dieu » (p. 43). Est-ce exact ? Ça détruirait en ce cas tout notre édifice « honnêteté sans la foi ». Mais je ne crois pas que ce soit exact. Il faudrait en tous cas que vous le précisiez (peut-être dans votre « Sènèque ») car il ne faut pas laisser, sur un point si important, une interprétation de vous qui soit fautive.

Je suis préoccupée par votre santé. Si vous voulez que je vous aide, pour des recherches à la Bibliothèque ou autrement, faites-le moi savoir. A vous,

Alice.

Je n'ai pas vos « Carnets » et ça m'embête, ce « trou » dans la connaissance de votre œuvre. Votre portrait est toujours au-dessus de mon bureau. Il n'a jamais quitté sa place.



**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

18 février 61

Cher Rilet,

Cela vous tient aux tripes, cette Algérie, et je me demande si, pour la première fois de mon existence, je ne voterai pas dimanche.

Enfin, je verrai ce que fera Papa. Le dimanche, c'est un jour où nous ne mettons pas les pieds dehors, et s'il sort, ce sera donc pour voter. Dans ce cas, j'irai avec lui.

Merveilleuse entente avec Papa (alors qu'avec Maman, j'avais continuellement des prises de bec. Il me semble que je suis sa fille « admirablement », comme Liszt le proclamait pour sa fille.

Cher Rilet, après que vous serez reçu à l'Académie et que vous aurez ainsi tout et absolument tout ce que vous pouvez désirer sur la terre, est-ce que nous nous reverrons ? Ma place est peut-être (je n'en sais rien) dans ce qui peut subsister de vide à l'intérieur d'une vie comblée.

A vous. Je continue toujours patiemment mon « Courage sans la Foi ». Les idées religieuses peuvent-elles gagner en profondeur et en vérité du fait qu'on ne croie pas en Dieu ? C'est ma conviction et je voudrais montrer cela.

A vous encore. Téléphonnez-moi, mais dans ce cas en disant votre « vrai » nom ou votre « vrai » numéro de téléphone. Je ne veux plus être appelée « Pétronille » ou « Marine ».

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

18 février 1961

Cher Rilet,

Le temps est une bonne chose. Ainsi, il nous a appris, ce temps, que le sentiment que j'avais pour vous n'était pas de l'amour (comme je le proclamais imprudemment), mais de l'amitié.

C'est clair. L'amour, ça finit par les injures, par le couchage avec un autre et par l'oubli. Or, rien de tout cela ne s'est passé avec moi.

Reste que j'ai quand même voulu vous épouser. Et vous épouser alors que je n'avais que de l'amitié. Était-ce cela mon erreur ? Mais si je suis incapable, pour quel qu'homme que ce soit, d'éprouver avant le mariage, autre chose que de l'amitié ? Car je crois bien que j'appartiens à cette catégorie de femmes complètement « fermées » (en dépit de la langue imprudente).

Avons-nous fait une erreur en ne nous mariant pas ? Je ne sais. Peut-être fallait-il que vous, de toute façon, vous eussiez un peu de désir. Et puis, c'est vrai, je tenais

-693-

passionnément à mon œuvre. Si j'avais eu le choix : ou l'œuvre, ou le mariage, j'aurais préféré l'œuvre, cette œuvre qui n'a pas encore vu le jour.

Ma grand-mère maternelle et ma mère sont toutes deux mortes du cancer. Je suis donc très menacée, et je me dis que ce serait une vraie catastrophe si cette œuvre n'était pas écrite « avant ». Ce ne sont pas les deux mois de bonheur que je regretterais : ce serait de n'avoir pas fini mon œuvre.

Et pourtant, quand on meurt, songe-t-on encore à l'œuvre ? Peut-être la pensée, à ce moment-là, est-elle bien loin de l'œuvre.

Cher Rilet, que vous dire encore ? Je vous souhaite de longues années, et agréables. Et je souhaite aussi (à moins que vous ayez le cœur rancunier), que nous nous revoyions.

A vous,

Alice

P.S. Je n'ai pas vu votre Sénèque, que j'attendais pourtant.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 5 mars 61

Rilet chéri,

Vous avez fait des visites à 35 Académiciens : pourquoi n'en ferez-vous pas une à moi ? Pourquoi ne poserions-nous pas ces bases à une amitié de vieillesse qui me rendrait tellement heureuse ?

A vous. Venez,

Alice

P.S. Je crois que mon bouquin va. Mais comment écrire 100 pages ?

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 15 mars 61

Cher Rilet,

J'ai eu un coup au cœur vendredi dernier. Mon frère m'apporte tous les 15 jours ses caleçons sales pour que je les donne à laver ou que je les lave moi-même. Or, dans le paquet, il y avait – par erreur, je suppose – un slip féminin, avec des festons. J'étais indignée. « Tu portes de drôles de caleçons ! ». Là-dessus, il a rapidement fait disparaître le slip dans sa poche. N'empêche, c'était pour moi une émotion, et une surprise, extrêmement désagréable. Je n'ai pas fini de m'interroger « pourquoi ».

Était-ce vous, cher Rilet, qu'en dépit de ma myopie, j'ai cru reconnaître mercredi dernier, dans le 83 ? Et j'ai même cru vous reconnaître dans toute votre beauté : une charmante petite moue aux lèvres, et des cheveux toujours aussi blonds, après onze ans !

-694-

Mais enfin, je le dis encore, je suis myope, je n'avais pas mes lunettes venant de mon jardin, et j'ai pu me tromper.

A vous !

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 29 mars 61

Cher Rilet,

Croyez-vous que Dieu, c'est vous-même ? (C'est moi-même ?) Mon livre tend à le démontrer. Mais le plus difficile, dans cette perspective, c'était d'expliquer la grâce. J'y suis arrivée, pourtant. J'espère que ce sera beau.

A vous. Il n'y a pas de néant.

Alice

P.S. Je voudrais que vous veniez à la maison pour votre anniversaire. Il y aurait du champagne. Voulez-vous ? Vous êtes mon seul ami et j'ai renoncé à tous les autres pour vous.

Était-ce vous dans le 83 le 8 mars à 7h 40 du soir ? Vous me racontez toujours que j'invente les choses et j'ai tendance à vous croire.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

6 avril 61 Neuilly

Cher Rilet,

Mangez des pamplemousses. Je vous donne la recette : Prenez l'espèce de Jaffa, la grosse, et coupez le fruit en deux. Puis détachez l'intérieur avec la pointe d'un couteau et arrosez de beaucoup de sucre en poudre. Laissez imbiber une heure.

Je suis très occupée avec le problème de la liberté et de la grâce. Il est toujours actuel, il me semble, et je regarde avec sympathie les catholiques qui, en voulant à toute force maintenir la liberté humaine, se dirigent tout droit vers l'athéisme.

Au fond, les seuls vrais chrétiens, ce sont les Jansénistes ou les Protestants. Eux seuls sont logiques : pour conserver Dieu, supprimer la liberté humaine.

Mais si je peux conserver la liberté humaine, fatalement, tôt ou tard, j'assimilerai cette liberté humaine à la liberté de Dieu lui-même : Sartre.

Est-ce un malheur, cette course qui me paraît inéluctable, vers l'athéisme ? Je ne le crois pas. Nous aboutirons tout au contraire à une merveilleuse morale, entièrement spontanée, et à une merveilleuse immortalité. Mais il faut avoir le courage de renoncer à « Dieu », et à toutes les stupidités qu'on a pu rassembler sous ce mot.

Cher Rilet, je pense que sur ce problème de la liberté et de la grâce, vous devez avoir une grosse documentation. J'aimerais tant en prendre connaissance ! Mais peut-être êtes-vous encore mortellement fâché avec moi.

A vous,

Alice

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

lundi 24 avril 1961

Cher Rilet,

Terrible inquiétude devant ce qui nous menace : l'intervention étrangère. Il est impossible, tout à fait impossible, que les Challe (1) et Salan (2) puissent jamais régler le problème algérien. Il sera réglé par De (sic) Gaulle ou il le sera par l'étranger. Que ce puisse être par De Gaulle !

Peut-être, si la patrie s'en sort, me téléphonerez-vous pour mon anniversaire – le 8 mai – comme je vous ai téléphoné pour le vôtre.

Au fond, je vous ai aimé, Rilet, et ce ne doit pas être si fréquent. Je vous ai aimé sans saisir si vous m'aimiez en retour, mais quel amour exige le retour ?

Je suis sûre que vous aussi, si vous avez aimé une femme, vous l'avez aimée sans retour.

A vous,

Alice

Note (1) : **Maurice Challe** est un aviateur et général français, né au Pontet (Vaucluse) le 5 septembre 1905 et mort à Paris (XVI<sup>e</sup> arrondissement) le 18 janvier 1979. Challe est le principal organisateur du putsch des généraux à Alger du 22 avril 1961.



Général Maurice Challe (1905-1979)



Général Raoul Salan (1899-1984)

Note (2) : **Raoul Salan**, né le 10 juin 1899 à Roquecourbe (Tarn), mort le 3 juillet 1984 à Paris, est un général français, et **le militaire le plus décoré de France**. Son état de service porte de 1917 à 1959 où il prend sa retraite. Il participe au putsch des généraux en 1961. Il est également le chef de l'Organisation armée secrète (OAS) qui lutte pour le maintien du *statu quo* de l'Algérie française. Il est condamné à la prison à perpétuité, puis amnistié en 1968 et réintégré dans le corps des officiers.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 26 avril 61

Cher Rilet,

Il est magnifique, ce De Gaulle ! Il ne vaut rien dans les périodes de calme, mais quand tout est sens dessus dessous, quand le pays paraît plongé dans la détresse et dans la m..., le voilà à son affaire ! C'est à croire qu'il crée lui-même la bagarre pour ensuite montrer son talent.

Je pense qu'en votre qualité de grand écrivain, vous avez savouré, comme moi, l'étonnante fermeté et vigueur de ses proclamations à l'armée. Ce sont là des morceaux magnifiques, magnifiques par le style, magnifiques par le courage dont le style lui-même a l'air de sortir.

Enfin, je suis bien contente. Nous allons pouvoir donner à l'Algérie cette indépendance nécessaire, et il est essentiel que ce soit « nous » qui le puissions, et pas les Fellaghas, ou la Russie, ou l'Amérique.

-697-

Mais voilà le calme qui revient, l'union qui va se défaire, et les idées folles de De Gaulle sur la France assurant « seule » sa sécurité qui vont renaître.

De Gaulle sera finalement balayé, je crois, malgré ses éclatants mérites. C'est d'ailleurs le destin de ceux qui ont « trop » de talent, de dépasser la mesure et, en fin de compte, d'échouer. (1)

A vous, cher Rilet. Aurai-je un coup de téléphone de vous le 8 mai ?

Vous voyez, je suis une fille de taureau. Et de plus, née le jour de la fête de Jeanne d'Arc et le jour de la fête de la Victoire.

A vous,

Alice

Note (1) : juste prophétie d'Alice !

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 7 mai 61

Cher Rilet, je vous remercie. Il y a donc une pensée de moi en vous comme il y a une pensée de vous en moi. J'en suis profondément heureuse. Mais comment vous revoir, Rilet, comment ? Ma maladresse fait qu'il y a des étendues infinies de désert entre vous et moi, et l'effort que je ferai pour les franchir, je m'en rends bien compte, gâcherait tout.

Pour la première fois dans mon existence, je sens que ma volonté est impuissante. C'est « vous » qui franchirez les étendues de sable, ou alors personne ne les franchira. C'est « vous » qui ferez en sorte que deviendra réel ce que je veux moi-même – boire cette bouteille de champagne que nous devons boire il y a douze ans – ou alors rien ne deviendra réel.

Ce que je peux faire moi-même ? Ce que j'ai fait ces dernières années. Vous écrire quand l'idée m'en vient, et vous téléphoner, mais seulement le 1<sup>er</sup> janvier et le 20 avril.

A part cela, je ne peux rien faire. Et même quand, par un hasard extrême, je vous rencontre dans un coin de Paris, je ne peux « rien » faire.

A vous, Rilet, veillez à votre santé. Aussi longtemps que vous vivez et aussi longtemps que je vis moi-même, je vivrai de cet espoir : vous revoir.

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

vendredi 30 juin 1961

Cher Rilet,

Et d'abord une citation de Gorki, que j'aime beaucoup : « Seuls perceront les gens impitoyablement droits et fermes comme des épées, eux seuls. »

Je pense à vous, Rilet, vous avez « percé » pour cela.

-698-

Si vous le voulez bien, nous nous reverrons. Voici ce que je vous propose au cas où vous seriez d'accord : rencontre dans les jardins de Bagatelle et retour chez moi, pour boire ce champagne.

Le signe que vous seriez d'accord, ce serait pour moi que vous téléphoniez. Nous mettrions alors au point l'heure et les détails.

Je suis tout le mois de juillet à Paris. Nous ne partons que début août.

Cette réconciliation, Rilet, est mon plus haut désir. L'idée que je pourrais mourir sans être en paix avec vous me fait horreur. Et pour une question de non-épousailles, ce serait la grossièreté même ! A dire vrai, je n'ai jamais eu le plus petit regret, le plus petit chagrin de n'avoir pas épousé un autre, puisque je vous aimais vous. C'était vous ou c'était personne, et c'était personne avec joie puisque vous le vouliez ainsi.

J'ai écrit un petit opuscule d'une cinquantaine de pages avec comme point de départ une liberté sans bornes et souveraine qui voudrait à elle seule résoudre tous les problèmes moraux et religieux : sens de la vie, origine du mal, grâce, survivance. Cela a réussi, me semble-t-il. A tout hasard, j'ai envoyé ces pages à Pierre Sipriot (1) ; mais il faudrait évidemment que j'écrive encore davantage pour que cela fasse un livre.

A vous bien amicalement.

Alice

Note (1) **Pierre Sipriot**, né le 16 janvier 1921 et mort le 13 décembre 1998, est un journaliste français, qui fréquenta beaucoup Montherlant à qui il consacra plusieurs ouvrages dont une biographie scandaleuse (inspirée par Peyrefitte), publiée après la mort de l'écrivain. Montherlant avait pressenti cette trahison, lui qui, avant son suicide, avait écrit : *"Aussitôt que je serai mort, deux vautours, la Calomnie et la Haine, couvriront mon cadavre pour qu'il leur appartienne bien à eux seuls, et le déchiquetteront."* (Carnets 1972).

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

jeudi 6 juillet 1961

Cher Rilet,

Avez-vous renoncé à Sénèque ? Je trouve dans mes notes des citations, très proches de mon cœur. Je les copie pour vous :

- « Intus omnia dissimilia sint. Frons nostra populo conveniat ».

- « Mihi crede, res severa est verum gaudium ».

- « Mihi crede, qui nihil agere videntur, majora agunt : humana divinaque simul tractant ».

- « Quid est sapientia ? Semper idem velle atque idem nolle ».

- « Quisquis vitam suam contempsit, tuae dominus est ».

(Ne croyez pas que je sache le latin. Mais ce latin est si facile qu'on le comprend même sans le savoir.)

A vous. Vous reverrai-je ? Mais cela dépend de vous.

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

10 août 61

Cher Rilet,

Je veux ce que vous voulez : sage résolution qui me permet d'avoir une grande joie quand ce que vous voulez m'est agréable et qui me permet aussi de ne pas avoir de chagrin quand vous voulez autre chose que ce que je veux.

Je regrette d'avoir passé tant d'années de jeunesse avec vous à faire l'idiote, et ainsi d'avoir probablement réduit à néant toutes mes chances. Il me semble qu'aujourd'hui je serais moins bête.

Nous sommes à Martigny pour un mois comme l'année dernière et comme l'année d'avant. Papa est trop âgé aujourd'hui – 88 ans – pour souhaiter changer. Et moi, de mon côté, je suis trop heureuse de l'avoir encore, et agile et en très bonne santé, heureusement !

(Je suis essoufflée à le suivre dans ses courses). Il s'intéresse à la botanique et à la sculpture (1), conditions indispensables pour garder un excellent moral. La seule chose qu'il regrette, je crois, c'est de ne plus aller au Maroc, mais l'ami que nous avons là-bas est mort et cela lui enlève le goût.

Cher Rilet, je serais très heureuse d'un petit mot de vous.

A vous,

Alice

Mon adresse : Hôtel Central, Martigny, Valais, Suisse.

P.S. Titov (2) me touche quand il dit après son vol que notre Terre est encore le plus beau des mondes, que là seul on peut respirer, jouir de la présence des êtres et être heureux.

Notes (1) : **Auguste Poirier** futur centenaire sculptait, notamment, des cannes.

(2) : **Guerman Stepanovitch Titov** est un cosmonaute soviétique, né le 11 septembre 1935 à Verkhneïe Jilino dans le kraï de l'Altaï (Union soviétique) et décédé le 20 septembre 2000 à Moscou. Il effectue le 6 août 1961 le deuxième vol orbital de l'ère spatiale dans le cadre de la mission Vostok 2. Âgé de 26 ans à l'époque, il est encore aujourd'hui la plus jeune personne à être allée dans l'espace.



L'astronaute russe Titov (1935-2000)

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Martigny, Hôtel Central  
14 août 61

Je me suis conduite comme une imbécile avec vous, Rilet chéri. Nous aurions pu être heureux.

J'ai lu dans Candide de cette semaine que vous aviez supprimé la fin de votre discours d'Académie, là où vous émettiez des doutes quant à la « survie » de l'écrivain. Mais pourquoi l'avoir supprimé ? Il faudrait que ces Académiciens soient véritablement bouchés à l'émeri pour s'imaginer que « d'être de l'Académie » donne ipso facto l'immortalité. Elle la donne quand on aurait pu l'avoir « sans l'Académie », voilà la vérité.

Et c'est pourquoi aussi, si j'avais été votre femme, jamais je ne vous aurais « poussé » à l'Académie. J'aurais tout fait, au contraire, pour vous en dissuader.

M'écrirez-vous ce petit mot qui me ferait tant plaisir ?

A vous,

Alice

P.S. Remarquez que Jean Guilton est de l'Académie, je trouve ça très bien. Cela le grandit. Cela lui ajoute quelque chose. Vous pas.

ooo

-701-

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

Berne, 12 septembre 61

Cher Rilet,

J'ai enfin découvert ce que seraient, pour moi, mes deux mois de bonheur. Ce serait un voyage au Maroc avec vous et Papa. Jouir de l'amitié que vous auriez pour Papa. Et sentir que je vous aime comme j'aime Papa (je ne peux pas dire mieux.)

Hélas, je ne crois pas beaucoup à ce bonheur. La guerre (et quelle guerre !), la mort, tout menace. Mais si ça pouvait être quand même ? Si, au printemps prochain par exemple, il n'y avait ni guerre, ni mort ?

A vous,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

2 octobre 61, Neuilly

Cher Rilet,

Avez-vous lu Thomas Mann ? Je viens de lire « Les Confessions du chevalier d'industrie Félix Krull » (1) et ça m'a plu énormément. Gai, plein de fantaisie et d'imagination. Une coupe de champagne.

Je me demande si vous l'aimeriez, vous aussi ; il y a une traduction en français qui a paru chez Albin Michel.

Cela repose de la littérature actuelle qui, si je fais exception de vos livres à vous, est noire et constipée. Raconter une histoire et la raconter en s'amusant énormément soi-même, c'est tout de même ça, la littérature !

Cher Rilet, je vous ai aiguillé vers ce livre dans l'espérance que vous y trouveriez de l'inspiration pour votre prochain livre à vous – après *Le Voyageur solitaire* (2). C'est qu'il y a en vous aussi une veine comique et gaie que vous n'utilisez pas assez, à mon idée. Certaines pages de *La Petite Infante*, *Brocéliande* que j'ai beaucoup aimé, vous montrent ce que je veux dire. Une gaîté tout à fait à l'opposé de celle d'un Queneau ou d'un Daninos, qui me paraît sinistre.

A vous. Le temps m'a fait voir de quelle « qualité » était mon sentiment pour vous. D'ailleurs, c'est bien simple, c'est le « retour » gentil et total, du sentiment que vous avez vous-même pour moi. Je vous aime comme vous m'aimez moi-même et en dépit de certaines intempérances de langage, je ne vous ai jamais aimé autrement.

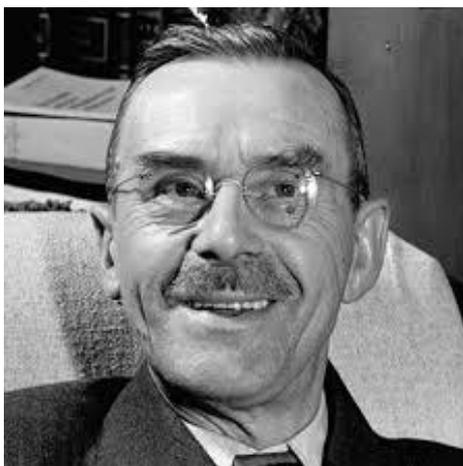
A vous,

Alice.

Notes (1) *Les Confessions du chevalier d'industrie Félix Krull* (titre original : *Bekenntnisse des Hochstaplers Felix Krull*) est un roman de l'écrivain allemand **Thomas Mann**, composé de 1909 à 1911 et du 26 décembre 1950 au 16 avril 1954. Dans la tradition européenne, il s'agit d'un roman clé du genre picaresque. L'intention de l'auteur était de parodier l'autobiographie *Poésie et vérité* de Goethe, mais en en reprenant la structure pour conter les aventures d'un imposteur au charme irrésistible, aussi dénué de tout sens moral qu'admirablement doué pour

-702-

tromper son monde. Les résumés des chapitres, analogues à ceux du livre de Goethe, renforcent l'allusion, ainsi que le ton sentencieux de l'écriture. Le titre est inspiré de celui des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Le texte, parodie du roman d'apprentissage, s'inscrit dans les traditions du roman d'aventures et du roman picaresque (*Simplicius Simplicissimus* par Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen). Des parallèles allusifs à la mythologie enrichissent le côté picaresque du roman. Thomas Mann planifiait l'écriture du roman depuis 1905. De 1910 à 1913, il entame la première phase d'écriture. De 1950 à 1954, à la suite d'une pause de presque de quatre décennies, Mann complète la première partie des mémoires de Krull. À 79 ans, Mann, conscient qu'il ne pourra pas achever son œuvre affirme qu'à son sens, ce ne serait pas « un désastre » si son roman restait « grand ouvert ».



Thomas Mann (1875-1955)

(2) *Le Voyageur solitaire est un diable*, récit de voyage de Montherlant publié en 1961, faisant partie de l'ensemble *Les Voyageurs traqués* : soit *Aux fontaines du désir* (1927), *La Petite Infante de Castille* (1929) et *Un voyageur solitaire est un diable* (1961). On trouve ces livres qui furent publiés dans les *Essais de Montherlant*, Pléiade, N.R.F. Gallimard.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 22 octobre 61

Cher Rilet,

Absolument horrifiée par la photographie (1) qui accompagne l'article de vous dans Candide et que tous les lecteurs, évidemment, prendront pour un portrait de vous à 30 ans.

Ce crétin astiqué avec son mouchoir qui sort de sa poche, et, bien entendu, son alliance !

Je pense que c'est une farce que vous avez voulu leur faire.

A vous,

Alice

Note (1) : De quelle photo s'agit-il ? Mystère. Montherlant portant une alliance, lui qui avait horreur du mariage ?

ooo

-703-

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mardi 24 octobre 61

Cher Rilet,

Toujours perplexe au sujet de cette photographie de Candide. Cela ne pouvait pas être vous, un jeune homme ne se serait jamais, en 1930, affublé de ce costume ridicule. Il ne l'aurait fait que pour le carnaval ou alors s'il avait été complètement abruti.

Mais voilà Papa qui me dit : « En 1900, j'étais habillé tout à fait de cette façon-là ». Et de montrer une photographie, où mon frère et moi nous étions tout petits, et où il était, en effet, affublé d'une moustache et d'une redingote.

Serait-ce donc votre père ? Ce qui était ridicule en 1930 ne l'était évidemment pas pour les années 1900. Mais je ne sais pas quelle était la figure de votre père.

J'ai le souvenir d'une photo de votre maman que j'avais trouvée adorablement jolie, mais votre père ?

J'aimerais sortir de cette cruelle incertitude. Me ferez-vous la joie de m'en sortir ?

A vous,

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

1<sup>er</sup> novembre 61

Cher Rilet,

Je pense qu'après 7 ans de guerre et de souffrances, ces Algériens musulmans, qui n'étaient pas « une nation », en sont tout de même devenus une ! Et qu'ils ont par conséquent droit à l'indépendance. Et j'espère que ces « négociations » aboutiront enfin. On se demande seulement « comment ». Les Salan et autres ne sont pas prêts à accepter l'inévitable. Quelle étrange vie politique que la nôtre ! Sur un volcan, et menacés d'anéantissement à chaque seconde. Enfin, on s'y fait.

Mon bouquin prend forme et j'espère qu'il finira bien par voir le jour. Après tout, c'est la seule chose que j'aurai eu à dire, et je pense à ce mot de Claudel (que je n'aime pas. Je n'aime pas Claudel, mais j'aime le mot) : « Tout artiste vient au monde pour dire une seule chose, une seule toute petite chose... »

Il se présente donc ainsi, mon bouquin :

Préambule  
Esquisse d'une morale de la liberté  
Esquisse d'une grâce et d'une survivance  
La Fuite devant l'Eternel  
Epilogue

Je crois à la liberté. Je ne crois donc pas au Dieu des chrétiens. Mais cela n'en donnera pas moins une impression de droiture et de beauté. Enfin, espérons que ça réussira. Si je ne trouve pas d'éditeur, je vous confierai mon manuscrit que vous ferez

-704-

paraître après ma mort. Je me souviens de votre mot : « La gloire posthume est le coup de pied de la postérité ». Tout de même, il faut s'attendre à ce coup de pied et tâcher d'en faire son bien. Je ne serais pas la seule, d'ailleurs.

Cher Rilet, est-ce que vous allez voir les « 3 Mousquetaires » ? C'est idiot et revigorant à la fois. Et puis, il y a de magnifiques chevaux, qui prennent la chose au sérieux. Moi, j'aime bien les chevaux, et un de mes rêves à jamais inexaucés était d'apprendre à les monter. Pour le cheval. Pas pour le costume.

Je me demande si vous êtes toujours mortellement fâché avec moi. J'ai fait une bêtise, évidemment, mais il y a des années de cela, et cette bêtise m'a montré combien au fond, je vous étais attachée ! Cette bêtise d'ailleurs, j'ai tout fait pour qu'on l'oublie... ce qui est très certainement arrivé. Le scandale même a besoin qu'on l'entretienne.

A vous, cher Rilet. Vivez longtemps et si vous le pouvez, heureux.

Alice

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 5 novembre 61

Cher Rilet,

J'ai enfin le titre du livre qui devrait garder mon nom. Cela s'appellera : « Une tentative, un risque », et ce sera tout entier éclairé par ce mot de Nietzsche, que je mets en épigraphe : « La philosophie aura secoué le joug du divin, si, et seulement si, elle réussit à boucler le cercle des problèmes philosophiques hors de tout usage de l'hypothèse théiste. »

Oui, c'est bien cela que je veux étayer, que je veux risquer.

Je suis contente de l'avoir enfin trouvé car, depuis 20 ans dans ce projet, je piétine, je me cogne la tête contre les murs, je me fais recalier par tous les éditeurs auxquels je propose mon essai. Mais c'est bien cela que je veux. Un bond gigantesque dans la connaissance religieuse.

Quand je pense que cela précisément vient au jour quand on parle d'« oecuménisme » ! Mais ce ne sont pas seulement tous les chrétiens, ce sont les adeptes de toutes les religions qu'il faudrait unir. Et en dépassant, bien sûr, le christianisme.

Je crois que nous allons vers un athéisme supérieur. Pas celui des négateurs sans âme. Celui des sur-chrétiens.

Tout cela est bien passionnant. Quand je pense que j'ai cette idée depuis l'âge de 4 ans ! Et qu'elle ne m'aura jamais quittée, tout le long de ma vie.

A vous, Rilet,

Alice.

P.S. A quand cette réception à l'Académie ? Si ça vous fait plaisir, je suis heureuse. Mais je ne peux rien donner, hélas, pour l'épée. Mon Papa tient ses sous avec un élastique et moi, avec mes belles idées, le résultat le plus clair, est que je ne gagne

rien. Je pars tous les jours en balade à la Bibliothèque ou dans les jardins avec pour seul trésor un carnet de tickets de métro usagé.

ooo

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

mercredi 22 novembre 61

Cher Rilet,

Hier soir, un monsieur m'a téléphoné et il m'a dit ces seuls mots : « C'est moi ».

Or, je suis peut-être idiote, mais quand un monsieur me dit « c'est moi » au téléphone, je crois toujours que c'est vous. (1) Au cas où je ne me serais pas trompée, peut-être renouvelerez-vous l'expérience. Et alors, je serai bien sûre de ne pas vous rater. J'étais ennuyée de ne pas vous avoir entendu à la Télévision l'autre soir. Mais nous n'avons pas la télévision et je ne voulais tout de même pas descendre chez ma concierge, qui l'a.

Enfin, je me console, je vous entendrai vendredi prochain pour le « Voyageur solitaire ».

Cher Rilet, je suis très contente de la décision que vous avez prise pour votre réception à l'Académie. Seulement la famille d'André Sigfried. Oui. Comme cela je n'aurai pas le chagrin de constater que vous auriez invité des amies femmes, et pas moi.

Encore une fois, je suis peut-être une idiote mais je vous crois toujours seul grâce à moi comme je suis moi-même seule grâce à vous.

Pas d'autre ami mâle ? Non. Vous et vous seul, et à jamais.

Je n'ai que cette amitié pour vous et évidemment mon travail, ce livre que je crois être seule à pouvoir écrire.

Je ne me sens d'ailleurs pas malheureuse. Pas heureuse non plus, mais le bonheur doit m'être interdit. Il existe évidemment, mais pour certaines natures, j'incline à croire qu'il n'est pas possible. Mais l'amour console de n'être pas heureux.

A vous, cher Rilet. Après tout, pour l'Académie, et si j'avais été à votre place, j'aurais fait exactement ce que vous avez fait. La solliciter ? Non. Mais pourquoi (comme Sartre par exemple) refuser d'en être ? Si cela fait plaisir aux gens et s'ils croient vous faire honneur ? Je verrais dans l'Académie la possibilité d'une certaine « chaleur humaine. »

Alice

Note (1) : Dans la marge deux points d'exclamation de couleur rouge, de Montherlant.

Si Montherlant était resté un gamin farceur et n'hésitait pas à se faire passer au téléphone pour quelqu'un d'autre que lui, comme le relate à plusieurs reprises son amie Elisabeth Zehrfuss dans ses Souvenirs, il est peu probable qu'après 10 années de rupture de correspondance et quasi certainement d'échanges téléphoniques, il ait téléphoné ce soir-là à Alice. Mais qui sait ?

ooo

-706-

**Alice Poirier à Henry de Montherlant**

dimanche 26 novembre 61

Nous allons nous réconcilier, Rilet chéri.

J'ai fait des bêtises, mais je n'ai jamais cessé de vous aimer.

Pas trop contente de l'émission de vendredi. Vous aviez l'air enrhumé et votre élocution, si nette d'ordinaire, me paraissait brouillée. Mais c'est peut-être une opinion toute personnelle.

A vous,

Alice.

oo



Henry de Montherlant en juin 1963 avec son discours,  
devant l'Académie française.  
Alice Poirier ne fut pas invitée à la séance de réception.



www.alamy.com - E0NK67

Henry de Montherlant accueilli par Maurice Genevoix, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, lors de la Réception de Juin 1963, quand Montherlant va lire son discours académique.

